La 'guerre des langues' au Caucase (1917-1950)

Tejmuraz GVANTSELADZE
Institut de linguistique, Tbilissi

Le Caucase restera pendant de nombreux siècles une région unique au monde tant géographiquement que du point de vue de la diversité ethnique et linguistique. Là, à la croisée de l'Europe et de l'Asie, du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, des civilisations chrétienne et islamique, vivent ensemble depuis des temps très anciens aussi bien des peuples relativement importants que des ethnies exceptionnellement peu nombreuses, parmi lesquelles certaines ne sont présentes que dans d'uniques localités (par exemple, les Artchibiens ne vivent à la surface du globe que dans le village d'Artchib au Daghestan...). Pendant les siècles du moyen âge, la mosaïque linguistique du Caucase se modifia non seulement de manière naturelle, mais aussi comme résultat de la politique linguistique agressive menée par les grands Etats non caucasiens voisins (Iran, Byzance, le califat arabe, Turquie...). Pour la réalisation de cette politique, le facteur religieux a eu une place importante, de même que, dans certaines régions du Caucase, le peuplement de colons réalisé par la violence. La situation ethno-linguistique du Caucase change brusquement au XIXe siècle, quand la Russie tsariste étend ses frontières aux dépens des terres caucasiennes. Vers 1864, quand s'acheva après un demi-siècle la guerre russo-caucasienne, presque tout le territoire du Caucase faisait partie de l'Empire russe, et les parties restantes seront conquises par la Russie en 1878 après la victoire sur les Turcs. Ces événements ont provoqué un brusque changement dans la situation ethno-démographique et linguistique du Caucase, ce qui avait été planifié à la cour du tsar. La politique agressive et ouvertement colonisatrice du tsarisme au Caucase englobe les faits suivants :

- extermination massive de milliers de représentants des peuples du Caucase pendant la conduite de la guerre demi-séculaire russo-caucasienne dans le nord du Caucase (au Daghestan, en Tchétchénie, en Tcherkessie...).

- déportations massives en Turquie d'ethnies entières ou d'énormes masses de représentants de tels ou tels peuples. Par exemple, en 1864, tout de suite après la fin de la guerre, le peuple oubykh fut entièrement déporté. A cette même période, et aussi en 1878, des dizaines de milliers de Tcherkesses (Adyghés et Kabardes), d'Abkhazes, d'Abazines, de Karachais, de Balkares, de Tchétchènes, d'Ingouches, de Géorgiens musulmans furent expulsés en Turquie.

- peuplement, par des colons venus de Russie, d'Ukraine, d'Estonie, de Bulgarie et de Turquie, des régions du Caucase débarrassées de leurs habitants indigènes suite aux déportations. De cette façon, des colonies de Russes, d'Ukrainiens, d'Arméniens (au delà des limites de l'Arménie), de Grecs-Pontins, d'Allemands, d'Estoniens, de Bulgares, etc. se développèrent sur la rive caucasienne de la mer Noire, dans les régions de steppes du Nord-Caucase, dans les régions méridionales de la Géorgie, en Arménie et en Azerbaïdjan.

- interdiction d'utiliser les langues maternelles des habitants du Caucase pour l'enseignement, l'administration et le culte.

- imposition de la langue russe aux peuples du Caucase dans le but de leur rapide russification, passage au cyrillique des langues qui avant utilisaient d'autres graphies, etc.

Durant la courte période qui a restauré l'indépendance de l'Arménie, de l'Azerbaïdjan et de la Géorgie, entre la Révolution de février 1917 et la deuxième annexion et occupation dans les années 1920-1921, durant cette courte période dans ces derniers pays les droits des langues arménienne, azéri, géorgienne, abkhaze et ossète ont commencé à s'améliorer, à savoir :

Des universités furent fondées à Erevan, Bakou et Tbilissi, et également une quantité d'écoles où l'on enseignait aux étudiants et aux élèves dans leurs langues maternelles.

L'arménien, l'azéri et le géorgien se mirent à remplir la fonction de langues d'Etat, et en Abkhazie (Géorgie) on prépara le terrain pour que, là aussi la langue abkhaze soit utilisée, à travers les mêmes fonctions, au même titre que les langues russe et géorgienne.

On commença à publier des livres, des journaux et des revues dans les langues locales, des troupes de théâtre nationales furent créées, etc.

Cependant, en 1920-1921, l'Armée Rouge s'empara à nouveau de tout le Caucase méridional et installa dans ces trois pays le pouvoir soviétique. A partir de cette époque et jusqu'à la chute de l'URSS en 1991, le Caucase devint à nouveau une partie de l'Empire (déjà soviétique).

Durant toute la période d'existence de l'URSS, sur tout le territoire de cet «empire du mal» (R. Reagan), les autorités soviétiques menèrent une «guerre des langues» acharnée contre toutes les langues non-russes sans exception, dont le nombre atteignait jusqu'à 120 unités (ici nous devons préciser que ce qui est dit ne signifie pas du tout que la langue russe et le

peuple russe bénéficiaient de conditions idéales). Durant la période entre 1917 et 1950, dans les documents officiels de l'Etat et du Parti, dans la presse, à la radio, dans les publications linguistiques, on n'utilisait pas, du moins ouvertement, l'expression «guerre des langues», mais on rencontrait souvent des métaphores guerrières : «lutte», «combat», «attaque», «offensive», «front», «positions avancées», «avant-garde», etc. C'était le Kremlin qui jouait le rôle de l'état-major général, mais les états-majors du front s'installaient dans les capitales des républiques autonomes, des régions et des districts. Le commandant en chef fut d'abord Lénine, puis Staline. Le rôle de commandants des fronts fut joué essentiellement par des membres nationaux du Parti traîtres à leur peuple. La stratégie était élaborée seulement au Kremlin, où était en même temps déterminée la tactique des opérations pour des délais plus courts. Beaucoup de linguistes-théoriciens préparaient le terrain idéologique pour la mise en pratique de mesures tactiques immédiates sur la base de documents du Parti et du gouvernement et de la «théorie du marxisme-léninisme». Un principe cruel avait cours : «qui n'est pas avec nous est notre ennemi !»

Le but stratégique de cette «guerre des langues» était la préparation du terrain pour l'élimination de la surface de la terre, planifiée par les communistes, de toutes les langues de la planète sans exception, sauf du russe et de l'anglais qui devaient se répandre à travers le monde après la fondation des «Etats-Unis du Monde» ou de la «République Socialiste Soviétique Mondiale»¹. Pour atteindre ce but principal, des directions prioritaires furent choisies, parmi lesquelles les plus importantes sont :

- Rétrécissement de la sphère de fonctionnement des langues non-russes ;
- dislocation des bases articulatoires et du fonds lexical de base des langues non-russes ;
- lutte contre le sentiment de parenté généalogique et de solidarité entre les peuples apparentés ;
- encouragement des «combats toponymiques» entre ethnies voisines selon le principe du *Divide et impera* ;

Les peuples possédant une ancienne tradition littéraire furent séparés de leurs racines culturelles multiséculaires...

Il faut, à mon avis, diviser en deux étapes la période qui va de 1917 à 1950 : la première étape dure de 1917 à 1935, et la seconde de 1936 à 1950, c'est-à-dire jusqu'au début de la célèbre discussion linguistique. Ce qui différencie ces deux étapes, ce n'est pas la stratégie de la «guerre des langues», mais la tactique de la politique linguistique. Le fait est que, lors de la première étape, les communistes redoutaient encore l'identification de

¹ Pour plus de détails, cf. Avtorxanov, 1990, pp. 9, 13, etc.

leur politique linguistique dénationalisatrice avec la politique tsariste ouvertement russificatrice. C'est précisément la raison pour laquelle ils essayèrent au début d'obtenir le soutien moral des peuples non-russes en ayant recours à une tactique provisoire de concessions envers les langues non-russes de l'URSS. Cette politique s'exprimait de la façon suivante : une campagne coûteuse à grande échelle visant à supprimer l'analphabétisme de la population ; création d'un système d'écriture pour quelques dizaines de langues auparavant non écrites ; modernisation des langues littéraires déjà existantes ; création d'un large réseau de système éducatif ; on commença à publier dans les langues non-russes, à coups de tirages massifs, divers journaux, revues et littératures ; on accorda aux langues des peuples les plus représentés le statut fictif de langues d'Etat ; début du processus de nationalisation (dans la terminologie de l'époque – l'indigénisation, *korenizacija*) de l'administration dans les républiques et les régions autonomes ; élaboration d'une terminologie, de manuels et de dictionnaires pour les langues non-russes, etc. Si l'on porte un jugement objectif, toutes ces actions permirent une hausse du niveau culturel et intellectuel de la population de l'URSS et l'élargissement de la sphère de fonctionnement de dizaines de langues, cependant une telle politique préparait en réalité le terrain pour le passage vers la réalisation globale et permanente de la stratégie des communistes. C'est pourquoi le Kremlin commença à prendre dans les républiques et les régions autonomes d'autres mesures qui devaient préparer la fondation de la nouvelle politique, plus déclarée et agressive, et notamment : condamnation sévère de ceux qu'on accusait de «déviationnisme nationaliste» parmi les dirigeants locaux qui ne comprenaient pas de façon adéquate la «langue d'Esopo» du Kremlin ; modification artificielle de la composition ethnique des républiques et des régions autonomes ; délimitation injuste des frontières administrativo-territoriales ; on monta les peuples voisins les uns contre les autres ; élimination physique du clergé, de l'aristocratie, de la bourgeoisie et de l'intelligentsia ; élaboration d'un climat psychologique cauchemardesque asphyxiant les sains sentiments nationaux, etc.

Lors de la deuxième étape, à partir du milieu des années 1930, la tactique de la «guerre des langues» changea radicalement et devint ouvertement agressive. Avec notamment : introduction totale et violente de la langue russe en tant que moyen dénationalisateur dès le tout premier degré des écoles dites nationales ; la majorité des langues perdirent leur statut déjà fictif de langues d'Etat ; dans la majorité des républiques et des régions autonomes le russe devint la seule langue de l'écrit administratif ; presque toutes les langues qui avant cela utilisaient la graphie latine furent transposées en graphie russe (cyrillique) ; des règles draconiennes concernant l'orthographe des russismes, soviétismes et internationalismes furent introduites, ce qui eut pour conséquence la dislocation de la base arti-

culatoire de toutes ces langues qui utilisaient la graphie russe ; encouragement du bilinguisme russe/langue nationale, etc. Ces mesures linguistiques furent prises sur le fond des sanglantes répressions de l'année 1937, et à l'époque de la Seconde guerre mondiale s'y ajoutèrent les déportations massives de peuples entiers (Allemands, Grecs, Tchétchènes, Ingouches, Karachais, Balkares...).

Pour comprendre le danger extraordinaire qui pèse sur les langues qui furent transposées de la graphie latine à la graphie cyrillique, nous allons examiner plus en détails cette question. Avant le début de la transposition massive des langues de l'alphabet latin vers l'alphabet cyrillique (1936-1941), le Comité Central de toute l'Union pour le Nouvel Alphabet rédigea des règles d'orthographe pour les russismes, les soviétismes et les internationalismes dans les langues non-russes :

«les termes russes et internationaux, empruntés à la langue russe, doivent être écrits conformément à la pratique orthographique russe : proletariat, marksizm, industrializacija, kolhoz, respublika, Karl Marks, Ordžonikidze, Kujbyšev, etc.». (Serdjučenko, 1955, p. 92)

Cette règle ignorait totalement les particularités phonologiques des langues non-russes et introduisait dans ces dernières des groupes entiers de phonèmes, de diphtongues et de triphongues, des groupes de consonnes, qui leur étaient étrangers. Le principe de l'orthographe phonétique, l'observation des lois de l'adaptation phonétique des mots empruntés étaient considérés comme une «pratique vicieuse». Un des artisans de la russification, le prof. G. P. Serdjučenko écrivait:

«Elaborer une orthographe sur un principe purement phonétique fut considéré comme inopportun et faux, puisque cela menait parfois aux déformations les plus inattendues de termes socio-politiques, scientifiques et autres appartenant au fonds lexico-terminologique commun de toute l'Union soviétique. L'adoption de la graphie russe pour les diverses langues de l'Union soviétique unifiait dans ces langues l'orthographe des termes socio-politiques les plus importants, et aussi beaucoup de noms propres». (Serdjučenko, 1955, p. 9)

La conservation de traits nationaux des langues s'appelait «déformation». C'est pourquoi, il n'est pas étonnant qu'une des règles exigeât la chose suivante : lors de l'élaboration d'un alphabet sur la base de l'alphabet cyrillique, il était considéré comme indispensable «d'utiliser toutes les lettres de l'alphabet russe contemporain», même si les phonèmes correspondants ne se trouvaient pas dans les langues non-russes. Un autre point des règles exigeait : «en tant que signe complémentaire de l'alphabet russe,

seul le signe I (le chiffre romain I) peut être ajouté»¹. Heureusement, ces règles ne furent pas observées strictement de la même manière pour toutes les langues non-russes, cependant elles furent introduites avec succès dans tout le Caucase-Nord. Le résultat est que, après les années 1930 et jusqu'à aujourd'hui, la base articulatoire de toutes les langues écrites de la région a profondément changé. Par exemple, en karatchaï-balkare, qui, auparavant, ne possédait pas les phonèmes /c, e, l', r'/, ces derniers existent désormais dans la composition notamment des russismes, soviétismes et internationalismes.

Les procédés globaux qu'on vient d'énumérer ne laissèrent pas de côté les langues du Caucase. Le Caucase attirait particulièrement l'attention du Kremlin, puisque, parmi les 120 langues réparties en URSS, presque une moitié était présente dans cette région relativement petite : environ 50 langues issues des familles ibéro-caucasienne (paléo-caucasienne), indo-européenne et ouralo-altaïque. Les communistes savaient que s'ils pouvaient mener à bien au Caucase une action sur la langue, alors cela signifierait un succès futur sur tout le territoire de l'URSS. C'est pour cela notamment que, lors de la première comme de la seconde étape, le Caucase est fréquemment devenu un «laboratoire d'expérimentations», et certains peuples du Caucase, plus précisément leurs dirigeants-marionnettes du Parti, jouèrent le rôle d'«initiateurs» des mesures linguistiques. Par exemple, en 1922, les dirigeants de l'Azerbaïdjan N. Narimanov et S. Agamaly-Ogly proposèrent de remplacer l'alphabet arabe de la langue azéri par l'alphabet latin, ce qui fut fait par la suite, et Bakou devint le «centre» du processus de latinisation des alphabets après la convocation en février 1926 d'un Congrès turkologique de toute l'Union, aux travaux duquel prirent part des représentants de tous les peuples turks de l'URSS, mais aussi des peuples montagnards ibéro-caucasiens. Le congrès prit la résolution d'introduire la graphie latine dans toutes les langues turkes et ibéro-caucasienne des montagnes ; pour la coordination de ces actions, un Comité Central du Nouvel Alphabet Turk fut institué à Bakou, avant d'être transféré à Moscou en 1930 sous l'appellation de Comité Central de toute l'Union pour le Nouvel Alphabet auprès du Comité Central Exécutif du PCUS². En cette même année 1922, la première langue de l'URSS à recevoir la graphie latine fut la langue ingouche, langue d'un peuple peu nombreux du nord du Caucase. En 1936, les premières langues d'URSS à passer simultanément de l'alphabet latin à l'alphabet russe furent le kabarde et le karatchaï-balkar.

¹ Serdjučenko, 1955, p. 92.

² Isaev, 1978, pp. 13-16.

Au début des années 1920, de toutes les langues répandues dans le Caucase, celles qui furent le mieux étudiées sur la plan scientifique furent l'arménien, l'azéri et le géorgien ; parmi les langues restantes, on distinguait l'abkhaze, l'ossète, le lezgue et le tabasaran, mais il y avait d'autres langues dont la science ignorait l'existence. Pour cette raison, une question de première importance était l'étude de toutes les langues du Caucase et de leur classification généalogique. Les campagnes communes à toute l'Union de lutte contre l'analphabétisme et la création de systèmes d'écritures donnèrent à quelques savants russes l'occasion d'étudier tant des langues moins étudiées que des langues inconnues de la linguistique, répandues surtout dans le Caucase-Nord. Parmi ces linguistes, le plus actif fut le prof. N. Jakovlev, qui s'est mis à l'étude de plusieurs langues du Daghestan à la fois, mais également des langues tchéchène, ingouche, kabarde et adyghé. L. Žirkov, A. Genko, M. Nemirovskij, G. Serdjučenko étudièrent d'autres langues nord-caucasiennes. En caucasologie, N. Marr jouissait d'une grande autorité et essayait par tous les moyens d'obtenir que sa «Nouvelle théorie du langage» devînt la seule vraie théorie en linguistique ; la justesse des vues à cette époque ne se définissait pas en termes de qualités scientifiques, mais en degrés d'acceptabilité par le pouvoir des fondements théoriques de telle ou telle position à travers le prisme du marxisme-léninisme. Vers le milieu des années 1920, Marr arriva à ses fins et sa «Nouvelle théorie du langage» fut en effet déclarée seule vraie théorie dans la linguistique soviétique. Cela fut rendu possible par le fait que Marr rejetait la méthode historico-comparative et la classification généalogique des langues, ce qui préparait le terrain théorique pour la lutte des communistes contre les sentiments de parenté généalogique et de solidarité entre les peuples apparentés. Après la victoire du marrisme, une atmosphère insupportable régna dans la caucasologie théorique, des persécutions commencèrent contre tous les linguistes qui ne partageaient pas les vues du marrisme et continuaient à travailler en utilisant la méthode historico-comparative. Dans le nord du Caucase, le marrisme dominait, ce qui était rendu possible par le fait que, parmi les petits peuples nord-caucasiens, il n'y avait pratiquement pas d'intelligentsia scientifique qualifiée. N. Jakovlev, L. Žirkov, M. Nemirovskij et G. Serdjučenko adhérèrent au marrisme ; en ce qui concerne A. Genko, linguiste talentueux qui n'accepta pas la « Nouvelle théorie du langage », il fut sanctionné sur dénonciation de certains de ses collègues. En Arménie, en Géorgie et en Azerbaïdjan eut lieu une lutte acharnée contre les partisans de la linguistique historico-comparative. En 1929, pour cette raison, le recteur de l'Université d'Etat de Tbilissi, par ailleurs fondateur de cet établissement, l'académicien I. Džavaxišvili fut démis de ses fonctions, et le prof. A. Čikobava perdit son poste de secrétaire de la Société linguistique de Géorgie ; en Arménie, vers la fin des années 1940, les académiciens Gr. Ačarjan et Gr. Kapancjan, linguistes éminents, furent interdits de

travail et consignés chez eux¹. L'école géorgienne de caucasologie, fondée par l'académicien I. Džavaxišvili, historien et linguiste géorgien, fut la cible d'attaques particulièrement virulentes. Examinons la question plus en détails.

La famille des langues ibéro-caucasiennes, c'est-à-dire les langues paléo-caucasiennes, réunit 33 langues, parmi lesquelles une – la langue oubykh – disparut vers le milieu des années 1950 «grâce» à la politique ethno-linguistique agressive de la Russie tsariste et de la Turquie (comme on l'a fait remarquer plus haut, les autorités tsaristes déportèrent totalement le peuple oubykh du Caucase en Turquie en 1864). La masse principale des locuteurs de ces langues vit au Caucase depuis des temps immémoriaux. En dehors du Caucase, les peuples ibéro-caucasiens ne possèdent pas de diasporas plus ou moins influentes, pouvant défendre leurs intérêts. C'est pourquoi leur seul moyen de lutte pour survivre restait le sentiment de communauté généalogique et de solidarité les uns avec les autres, mais la «Nouvelle théorie du langage», en niant la méthode historico-comparative et la classification généalogique, séparait les Paléo-Caucasiens et les abandonnait à leur sort. Demeurant des «frères-orphelins», les Paléo-Caucasiens se devaient de défendre la linguistique historico-comparative. Un lourd fardeau écrasait les éminents scientifiques géorgiens qui défendaient non seulement leur langue maternelle, mais aussi les langues apparentées, et notamment Džavaxišvili et ses élèves : A. Čikobava, S. Džanaxia, V. Topuria, K. Lomtadze, G. Rogava..., qui ont vécu nombre de difficiles combats avec les marristes.

Malheureusement, le monde scientifique des linguistes ne connaît que le fait que l'académicien Čikobava fut l'initiateur de la célèbre discussion de 1950. Certains prétendent que cette initiative émanait personnellement de Staline, et que Čikobava agit de façon non éthique en critiquant la théorie de Marr après sa mort (Marr est décédé en 1934). Naturellement, la question se pose de savoir quand et comment cela s'est passé. Les historiens de la linguistique doivent savoir la vérité et la vérité est ainsi.

Čikobava fut le premier linguiste à oser s'opposer à Marr très tôt, bien avant le début de la discussion linguistique de 1950, dès 1926 déjà, quand il publia en géorgien un sévère compte-rendu de 30 pages du livre de Marr *Grammaire de l'ancienne langue littéraire géorgienne*². Dans ce compte-rendu, qui n'oubliait pas de faire remarquer les côtés positifs du travail commenté, Čikobava déclarait courageusement qu'il désapprouvait la méthode paléontologique, surtout quand, sans aucun fondement, on déclarait cette méthode la plus haute instance de référence alors qu'elle ne

¹ Čikobava, 1985, pp. 11-13.

² Marr, 1925 ; Čikobava, 1926.

correspondait à aucun fait empirique concret et à aucune tendance linguistique. Il soulignait le défaut général caractéristique de Marr, qui se manifestait dans le fait que la logique préconçue de l'auteur ne correspondait à aucun fait réel. Čikobava écrit :

« Visiblement, la paléontologie a fait oublier à N. Marr que *quod licet metaphisicae, non licet scientiae (linguisticae)* !¹ Cette paléontologie est-elle une science ?! ».

Čikobava estime que le défaut essentiel du travail de Marr est son caractère scolastique et *a priori*, ainsi que son inconstance méthodologique et sa violence sur les faits. Par la suite, Čikobava critiqua encore bien des fois les vues théoriques de Marr. Je pense que le fait suivant n'est pas sans intérêt : en 1929 ou en 1930, Marr, après être arrivé à Tbilissi, donna une série de conférences à l'université. Lors de l'une de ses conférences, il menaça clairement Čikobava qui y assistait : « Si vous ne vous rangez pas à notre position, vous serez jeté dans le précipice ! » Pourtant Čikobava continua à défendre la linguistique historico-comparative ; en 1933, il fonda à l'Université de Tbilissi le département des langues caucasiennes, puis en 1936, ce fut le secteur des langues ibéro-caucasiennes au sein de l'Institut de la langue, de l'histoire et de la culture matérielle (maintenant Institut de linguistique A. Čikobava) de l'Académie des Sciences de Géorgie. Sous sa direction, le département et le secteur déployèrent un énorme travail dans l'étude historico-comparative de toutes les langues paléo-caucasiennes sans exception ; des linguistes-caucasologues hautement qualifiés, aussi bien géorgiens que d'autres nationalités paléo-caucasiennes, furent formés.

L'autre auteur qui critiqua sévèrement la théorie de Marr de son vivant fut l'académicien I. Džavaxišvili qui, lors de ses cours et dans ses travaux concernant l'histoire de la Géorgie et du Caucase, exprimait souvent sa désapprobation au sujet de la « Nouvelle théorie du langage ». Dans son travail fondamental publié en géorgien durant la sombre année 1937, *La structure primitive et la parenté du géorgien et des langues caucasiennes*, il analysa en 29 pages l'héritage que Marr avait laissé à la caucasologie². Évaluant favorablement l'apport de son professeur Marr, l'auteur, à partir d'une position de linguiste comparatiste, critiquait fondamentalement les erreurs et les défauts de Marr, surtout du point de vue de la méthode et à cause de son incohérence.

¹ « Ce qui est permis à la métaphysique n'est pas permis à la science (à la linguistique) ». [NdT]

² Džavaxišvili, 1937, pp. 49-78.

Les autorités fantoches de Géorgie et les savants marristes politisés accusèrent Džavaxišvili et Čikobava de «péchés mortels» : anti-marxisme, européocentrisme, anti-scientificité, nationalisme, fondation de la théorie de la parenté des langues ibéro-caucasiennes, etc.

Après la mort de Džavaxišvili en 1940, Čikobava devint l'unique leader de la lutte contre la «Nouvelle théorie du langage» ; il franchit pas à pas le «terrain miné» de la linguistique théorique de l'URSS. C'est son talent, son courage et son abnégation qui sauvèrent la linguistique non seulement en Géorgie et dans le Caucase, mais aussi dans tous les pays de l'ancien camp socialiste en 1950.

(traduit du russe par Sébastien Moret)

© Tejmuraz Gvantseladze

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AVTORXANOV Abduraxman, 1990 : *Imperija Kremlja. Sovetskij tip kolonializma*, Vilnius. [L'empire du Kremlin. Le type soviétique de colonialisme]
- ČIKOBAVA Arnol'd, 1926 : «Compte-rendu du livre de N. Marr 'Grammaire de l'ancienne langue littéraire géorgienne', Leningrad, 1925», in *Mimomxilveli* (Le commentateur), organe de la Société historico-géographique de Géorgie, I, Tbilissi (en géorgien).
- — 1985 : «Kogda i kak èto bylo», *Ežegodnik iberijsko-kavkazskogo jazykoznanija*, XII, Tbilissi. [Quand et comment cela s'est passé]
- DŽAVAXIŠVILI Ivanè, 1937 : *Introduction à l'histoire du peuple géorgien*, tome II : Structure primitive et parenté du géorgien et des langues caucasiennes, Tbilissi (en géorgien).
- ISAEV Mixajl I., 1978 : *O jazykax SSSR*, Moscou. [Les langues de l'URSS]
- MARR, Nikolaj Ja., 1925 : *Grammatika drevneliteraturnogo gruzinskogo jazyka – Materialy po jafetičeskomu jazykoznaniju* XII, Leningrad. [Grammaire de l'ancienne langue littéraire géorgienne – Matériaux de linguistique japhétique XII]
- SERDJUČENKO Georgij, 1955, «Jazyk abazin (Obščie svedenija ob abazinax, ix dialekty, fonetika, morfologija, teksty i slovar')», *Izvestija Akademii pedagogičeskix nauk RSFSR*, 67. [La langue abazine (informations générales sur les Abazines, leurs dialectes, phonétique, morphologie, textes et dictionnaire)]